

Georg Lukács

Les héros de la Grande Guerre Patriotique.

Beck

*La chaussée de
Vолоколámsk.*

1949

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Beck: *Wolokolamsker Chaussee*.

Il occupe les pages 517 à 544 du volume *Probleme des Realismus II, der russische Realismus in der Weltliteratur*, t. 5 des *Georg Lukács Werke*, Berlin & Neuwied, Luchterhand, 1964.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Toutes les notes sont du traducteur. Elles donnent pour la plupart les références des textes cités, ou renvoient pour les épisodes évoqués aux passages de *La Chaussée de Volokolamsk* dans la traduction de R. Hofmann (Paris, Bordas, 1951). Nous ne nous sommes en aucun cas permis de corriger cette traduction, même lorsqu'elle s'éloignait du texte allemand cité par Lukács

.

GEORG LUKÁCS. BECK, *LA CHAUSSÉE DE VOLOKOLAMSK*.



A handwritten signature in cursive script that reads "Georg Lukács". The signature is written in dark ink on a light-colored, slightly textured paper.

Georg Lukács (1885-1971)

Alexander Beck
 [Алекса́ндр Альфре́дович Бек]
 (1903-1972), écrivain soviétique.



Né dans la famille d'un médecin militaire Alexandre Bek passe son enfance à Saratov où il fait ses études secondaires.

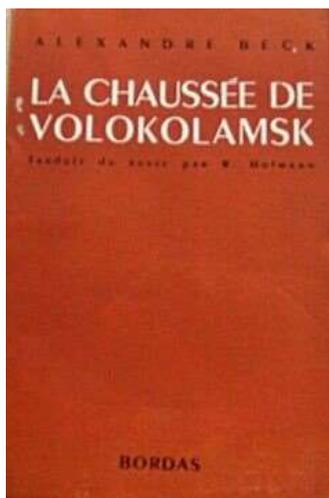
À l'âge de seize ans s'engage dans l'Armée Rouge. Lors de la Guerre civile russe il sert près d'Oural sur le Front de l'Est. Là, il écrit les articles pour le journal de son unité. Il devient ensuite rédacteur en chef de la revue Krasnoe Tchernomorie (Красное Черноморье). Ses articles sont aussi publiés dans Komsomolskaïa Pravda et Izvestia.

À partir de 1931, Alexandre Beck a collaboré à la collection Cabinet de Mémoires (Кабинет мемуаров) créée à l'initiative de Maxime Gorki aux éditions "Histoire des Fabriques et Usines" et "Peuples de deux Plans quinquennaux".

Lors de la Seconde Guerre mondiale il est correspondant de guerre attaché à la 8^{ème} division de fusiliers. Il participe entre autres à des opérations militaires près de Viazma et finit son parcours militaire à Berlin. C'est en 1943 qu'il écrit *La Chaussée de Volokolamsk*, consacrée aux faits d'armes réels du commandant d'origine Kazakhe Baourdjan Momych-Ouli ¹ lors de la Bataille de Moscou, sous les ordres du général Panfilov. ²



Commandant Momych-Ouli

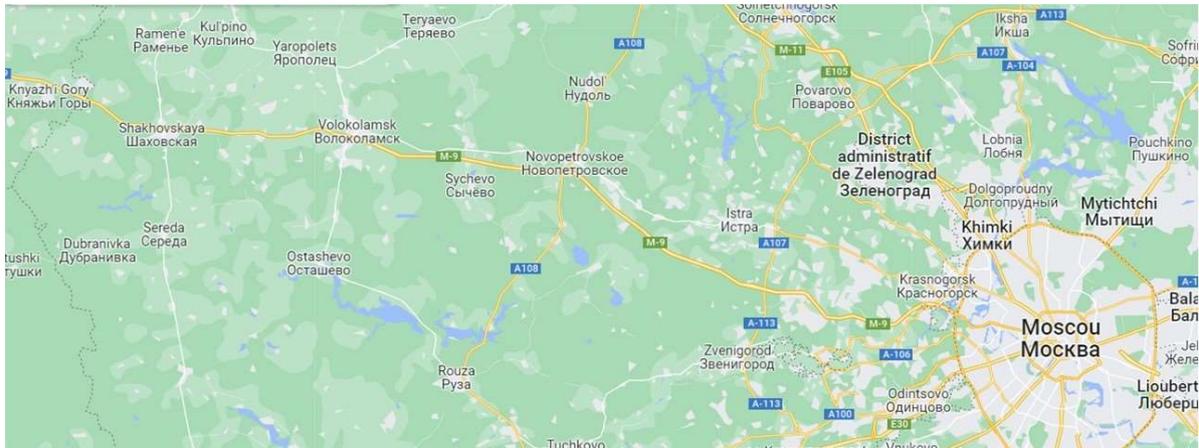


Général Panfilov

→ Trad. R. Hofmann
 Paris, Bordas, 1951

¹ Baourdjan Momych-Ouli [kazakh : Бауыржан Момышұлы] (1910-1982)
² Ivan Vasilyevich Panfilov [Иван Васильевич Панфилов] (1893-1941), général soviétique, commandant de la 316^{ème} division d'infanterie durant la bataille de Moscou de la Seconde Guerre mondiale.

Beck, *La chaussée de Volokolamsk*.



Ce n'est qu'un petit tableau tiré de la glorieuse Grande Guerre Patriotique des peuples soviétiques. Rien de plus, finalement, que le repli d'un bataillon des rives de la Rouza jusqu'à Volokolamsk, quatorze jours – des jours assurément décisifs – de la défense de Moscou à l'hiver 1941.

Et pourtant, il y a dans ce roman,³ petit par son périmètre, toute une série de déterminations humaines, morales, sociales essentielles qui ont conduit à la victoire des troupes de l'armée soviétique sur les troupes de Hitler. À la fin du roman, il y a une courte conversation entre le général Panfilov, commandant de la Division, et le lieutenant-colonel Baourdjan Momych-Ouli, commandant du bataillon. Le général dit que si certains n'avaient pas commis d'erreurs, on aurait pu arrêter l'armée allemande pendant tout un bon mois ; on n'avait ainsi pu résister que deux semaines.⁴ Tout ceci signifie cependant que les allemands peuvent être vaincus, au milieu même de leur victoire. Gagner du temps pour faire venir des réserves, telle était la tâche à résoudre stratégiquement ; comment ces deux semaines vont être gagnées, c'est le sujet du roman. Dès avant que n'éclatent les grands combats, le général dit à Momych-Ouli : « C'est cela ! le temps ! vous avez pour mission de faire

³ Le terme de *roman* est-il adapté pour ce **récit** de faits historiques **réels** ?

⁴ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 377-378.

et de gagner la guerre du temps, d'obliger l'ennemi à en perdre ! »⁵

Cette problématique comporte une question plus profonde : *Pourquoi* les allemands ont-ils vaincu partout à l'Ouest, et *pourquoi* ont-ils subi, justement en Union Soviétique, une défaite écrasante ? Pour le dire de façon très générale, il s'agit naturellement de la supériorité de la stratégie et de la tactique soviétiques, qui a trouvé et transposé dans la pratique les mesures militaires appropriées contre la guerre éclair allemande ; de la question de savoir pourquoi par exemple le lâche retranchement derrière la ligne Maginot en France a obligatoirement conduit à la catastrophe militaire tandis que les petites sections mobiles et manœuvrant intelligemment de l'Armée Rouge ont pu faire lamentablement échouer la guerre éclair.

Tout ceci est l'arrière-plan général, la base réelle du roman de Beck. Son haut niveau idéologique et artistique se manifeste dans le fait que Beck focalise son exposé littéraire sensible de ces problèmes là où peuvent s'exprimer avec le plus de force et le plus d'unité, tant les idées essentielles que la figuration artistique, à savoir dans l'homme. Le principe socialiste selon lequel « les cadres décident de tout »⁶ contient non seulement une profonde sagesse politique, mais c'est aussi en même temps une ligne directrice claire et féconde pour la bonne littérature.

Entre autres aussi dans ce cas. Car c'est précisément sur cette question que se manifeste le plus visiblement la supériorité de l'Armée Rouge. Il ne s'agit pas là d'une quelconque arme miracle, pas non plus d'une supériorité technique que l'Armée

⁵ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 170.

⁶ Joseph Staline, Discours à l'occasion de la promotion des écoles supérieures, le 4 mai 1935, in *Les Questions du Léninisme*, Paris, Éditions Norman Bethune, 1969, p. 726.

Rouge ne pouvait absolument pas encore avoir dans cette séquence de la guerre, mais de ce que l'homme soviétique, avec son développement politique, intellectuel et moral, son éducation supérieure, devait vaincre l'inhumanité disciplinée mécanique des soldats hitlériens.

I.

Le thème concret de Beck, c'est : quelle est la genèse d'un tel homme ? La grande signification de cette histoire, anecdotique à première vue, réside en ce qu'on y découvre, littérairement, les causes de la victoire.

Cette problématique littéraire montre déjà une antinomie aiguë par rapport à la littérature bourgeoise du siècle dernier.⁷ On y décrit la plupart du temps des choses apparentes, ce qui est visible dans le va et vient des événements. Beck en revient partout à la question de l'homme. Il montre par un cas concret comment adviennent ces cadres tels que Staline les veut, comment ils sont structurés, comment se déroule leur éducation, une éducation du général au simple soldat rouge.

De telles problématiques sont communes dans la littérature soviétique. La personnalité de Beck comme écrivain se voit en ce qu'il place cette question cruciale au cœur de sa figuration de manière encore plus accentuée que ne le font la plupart des écrivains soviétiques. Il est beaucoup plus sobre dans toutes les descriptions, et de chaque situation, de chaque combat, il ne donne que ce qui est inconditionnellement nécessaire pour rendre sensibles les conditions dans lesquelles les hommes agissent. Et l'accent de la figuration par Beck vise à montrer de quel jeu réciproque de forces internes et externes il résulte qu'un homme concret ou un groupe d'hommes concrets agit justement comme il le représente. Cela veut dire que l'accent

⁷ Le XIX^{ème} siècle (le présent article date de 1949).

est mis sur le comportement socialiste des hommes, sur la manière dont ils deviennent et sont d'authentiques soldats rouges.

Naturellement, les circonstances extérieures jouent en l'occurrence un rôle très important, L'enseignement le plus important que le général Panfilov rappelle toujours, à savoir que les commandants et les soldats doivent agir rationnellement, signifie d'une part la connaissance aussi exacte que possible des circonstances extérieures, la correction aussi rapide que possible des erreurs pas toujours évitables lors d'une action rapide, et d'autre part, sur la base de cette connaissance, l'exploitation optimale de toutes les possibilités qu'offre une situation concrète. C'est cela qui détermine le grand rôle de la raison dans les enseignements de Panfilov à ses subordonnés. Il en ressort déjà pour tout l'ouvrage une atmosphère d'un niveau intellectuel extraordinairement élevé. Mais comme cette atmosphère intellectuelle découle des actions concrètes et devient le moteur d'actions concrètes ultérieures, comme dès le début, elle apparaît chez Panfilov avec des accents passionnés, et que chez les autres qui, au cours de leur développement, deviennent d'authentiques soldats rouges, elle devient de plus en plus une passion forte, elle ne diminue en rien la tension narrative, au contraire elle l'augmente. L'un des moments les plus palpitants est par exemple la nuit entière que passe Momych-Ouli à deviner, à partir des mouvements des troupes allemandes, l'intention tactique de leur commandant, et de trouver les contremesures les plus efficaces.⁸ Ce duel intellectuel avec un adversaire invisible est, en tension épique, l'un des sommets de la narration.

La conséquence de cette attitude de Panfilov est un net refus de tous les gestes d'héroïsme creux. À l'époque de sa

⁸ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 147-154.

formation, Momych-Ouli a une conversation avec Panfilov. Celui-ci attire son attention sur les difficultés de commander un bataillon. Le lieutenant-colonel, qui est encore un « bleu », répond qu'il est prêt à « mourir en homme d'honneur. » « Avec votre bataillon ? » demande Panfilov. À la réponse affirmative, il rétorque : « Dieu me garde d'avoir un chef tel que vous ! Non, camarade Momych-Ouli, ce n'est pas cela que je vous demande. Apprenez à savoir livrer dix combats, vingt combats, trente combats avec votre bataillon et à me le conserver.... Le soldat ne se bat pas pour mourir, mais pour vivre... Il y a des centaines d'hommes dans votre unité, songez-y bien et demandez-vous si j'ai le droit de vous les confier. »⁹ Dans ces enseignements s'exprime non seulement la supériorité du commandement de l'armée soviétique, mais aussi, indissociablement de cela, l'humanisme socialiste, l'attention pour les hommes de la société socialiste, qui certes demande aussi des soldats des sacrifices héroïques, y compris le sacrifice de la vie, mais qui néanmoins exige le plus grand soin dans la préparation et la conduite des combats afin que ces sacrifices n'aient lieu que si c'est vraiment nécessaire.

II.

Le premier problème de toute formation militaire, de toute conduite d'opérations militaires, c'est le combat contre la peur. C'est un problème très ancien, mais il trouve ici, en Union Soviétique, une solution radicalement nouvelle. La littérature bourgeoise naissante a repris de la culture féodale déclinante une image totalement fautive du courage, de l'héroïsme. Cela fait partie des traits les plus importants de *Don Quichotte* que Cervantès ait pu représenter toutes ces contradictions dans des scènes et situations d'un symbolisme insurpassable. La classe bourgeoise désormais victorieuse a créé sa propre armée, ses

⁹ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 83-84.

propres modes de conduire la guerre, elle place la littérature bourgeoise devant de nouveaux problèmes. Pensons à la description par Stendhal de la bataille de Waterloo.¹⁰

La figuration de cette phase d'évolution de notre problème trouve sa forme classique dans *Guerre et Paix* de Tolstoï. On y soulève sans cesse la question : comment naît le courage du soldat ou de l'officier ? Tolstoï décrit dans le personnage de Nicolas Rostov une honnête moyenne : « Autrefois, avant l'action, Rostov avait peur ; maintenant, il n'éprouvait plus la moindre appréhension. S'il n'avait pas peur, ce n'était pas parce qu'il s'était habitué au feu (on ne peut s'habituer au danger), mais parce qu'il avait appris à se dominer. Il avait pris l'habitude en allant au combat de penser à tout, sauf à ce qui semblait devoir l'intéresser le plus, le danger qui l'attendait. Malgré tous ses efforts, malgré tous les reproches de lâcheté qu'il se faisait, les premiers temps, il n'y parvenait pas ; mais avec les années, cela s'était fait tout naturellement. »¹¹ Ce qui chez l'individu moyen Nicolas Rostov est une routine acquise peu à peu est chez André Bolkonski une ambition personnelle : parce qu'à la bataille d'Austerlitz, il rêve d'y vivre comme le jeune Napoléon son « Toulon »,¹² le danger personnel ne le soucie pas, il n'éprouve aucune crainte. Chez d'autres, comme par exemple chez Dolokhov, le goût de l'aventure est plus fort que la peur.

Tolstoï assurément, en authentique écrivain lié au peuple, voit très nettement la différence entre cette guerre réactionnaire et monarchique qui s'est achevée par la défaite d'Austerlitz, et la guerre populaire de défense de la patrie en 1812. André

¹⁰ Stendhal (1783-1842), *La Chartreuse de Parme*,

¹¹ Tolstoï, *Guerre et Paix*, trad. Élisabeth Guertik, Paris, le Livre de Poche, 1983, t. III, 1^{ère} partie, XIV, tome 2, p. 63.

¹² En 1793, le capitaine Bonaparte commande l'artillerie de l'armée républicaine assiégeant Toulon, livrée aux Anglais par les royalistes. Il sera nommé général de brigade après cette victoire militaire.

Bolkonski dit à son ami Pierre Bezoukhov la veille de la bataille de Borodino : ¹³ « Celui-là gagne la bataille qui est fermement décidé à la gagner. Pourquoi l'avons-nous perdue à Austerlitz ? Nos pertes étaient presque égales à celles des français, mais nous nous sommes dit très tôt que nous la perdrons, et nous l'avons perdue. Et si nous nous le sommes dit, c'est que nous n'avons rien pour quoi nous battre... Mais demain, nous ne le dirons pas. » ¹⁴

Tout ceci est une figuration extrêmement profonde de l'officier et du soldat dans la société bourgeoise. Cette profondeur provient du point de vue plébéien de Tolstoï et l'emmène bien au-delà du type stendhalien de description de la guerre. Il voit en effet clairement et figure magistralement que la guerre n'est pour les membres de la classe dominante qu'une poursuite concentrée de leur vieille politique égoïste d'oppression, d'exploitation, d'affirmation personnelle. Bolkonski parle aussi de cette question : « "En vérité, ceux avec qui tu as visité la position non seulement ne facilitent pas la marche des opérations, mais même la gênent. Ils ne se préoccupent que de leurs petits intérêts personnels." – "En un pareil moment ?" dit Pierre d'un ton de reproche. – "En un pareil moment", répéta le Prince André ; "pour eux, ce moment n'est que celui où l'on peut saper la situation d'un adversaire et obtenir une croix ou un cordon de plus." » ¹⁵

Ceci a pour conséquence que le but véritable et le vrai sens de la guerre, même quand il s'agit d'une guerre juste – comme la guerre de défense de la Révolution française, comme la guerre patriotique de 1812, comme la guerre révolutionnaire de 1848 et 1849 en Hongrie – se reflètent obligatoirement de manière

¹³ La bataille de la Moskova ou bataille de Borodino a opposé, le 7 septembre 1812, la Grande Armée commandée par Napoléon I^{er} à l'armée impériale russe menée par le Feld-maréchal Mikhaïl Koutouzov.

¹⁴ Tolstoï, *Guerre et Paix*, op. cit. t. III, 3^{ème} partie, XXV, tome 2, p. 218.

¹⁵ Ibidem

déformée, certes de manière différente, tant « en bas » qu'« en haut ». Il est dans ces circonstances, abstraction faite de cas tout à fait exceptionnels, objectivement nécessaire que les objectifs historiques nationaux, les objectifs de classe de la guerre, apparaissent obscurcis, voire déformés dans la conscience des masses. Les représentants importants du peuple, de ses couches plébéiennes, souffrent profondément de cette déformation insurmontable. Le grand poète des couches inférieures dans la guerre hongroise de libération, Sándor Petőfi, donne à ces sentiments une expression saisissante :

Que savent-ils de nos principes ?
Leur patrie est une marâtre
Qui, pour prix de leur sang, leur jette
Un peu de pain, quelques haillons ;
En se rangeant sous nos drapeaux,
Ils changent un mal contre un mal

Honorez les simples soldats,
Car ils sont plus grands que leurs chefs ! ¹⁶

Comme nous l'avons vu, Tolstoï décrit ces conséquences d'une telle situation avec une force puissante, il les révèle, en faisant ressortir avec une grande expressivité comment la classe dominante s'est comportée pendant la guerre patriotique de 1912. Le ressenti plébéen justifié de Tolstoï a néanmoins pour conséquence que littérairement, il ne reconnaît comme positive que la spontanéité du peuple. On ne peut absolument pas, dit-il, mener consciemment une guerre. Celui qui prétend le pouvoir, comme les aristocrates membres de l'état-major, est un menteur, un imposteur, dans le meilleur cas un égaré. Il

¹⁶ Lukács cite ce poème hongrois de Sándor Petőfi (1823-1849) dans une version allemande versifiée, au risque d'altérer la traduction pour les besoins du rythme et de la rime. Nous en donnons le texte tel qu'il figure chez Charles-Louis Chassin, *Alexandre Petœfi, le poète de la révolution hongroise*, Bruxelles, Van Meenen, 1860, *Honorez les simples soldats*. p. 293.

n'y a pas de commandement. Dans la conversation entre Bezoukhov et Bolkonski, cette question est également traitée. Pierre, selon les habitudes mentales de cette époque, compare la guerre à un jeu d'échec. André répond : « Oui..., mais à cette petite différence près qu'aux échecs, tu peux réfléchir tant qu'il te plaît, que le facteur temps n'existe pas, et avec cette différence encore que le cavalier est toujours plus fort que le pion et deux pions plus forts qu'un seul ; tandis qu'à la guerre, un bataillon est parfois plus fort qu'une division et parfois plus faible qu'une compagnie. Personne ne peut savoir la force relative des armées. Crois-moi, si quelque chose dépendait des ordres des états-majors, c'est là que je serais et je donnerais des ordres, au lieu de quoi j'ai l'honneur de servir ici, dans le régiment... et j'estime que c'est bien de nous que dépendra la journée de demain et non pas d'eux... Le succès n'a jamais dépendu et ne dépendra jamais ni de la position, ni de l'armement, ni même du nombre, et surtout pas de la position. »¹⁷ Et à la question de Pierre, de qui dépend la victoire, il répond : « du sentiment qui est en moi... en chaque soldat. »¹⁸

Koutouzov¹⁹ n'est aux yeux de Tolstoï un plus grand homme et un commandant d'armée plus important que Napoléon que parce qu'il ressent de la même façon, parce qu'il nourrit de la même façon un doute nihiliste pour les intentions et les dispositions conscientes, parce que son activité se consacre exclusivement à laisser advenir ce qui découle quoi qu'il en soit du sentiment spontané du peuple, ce qui se produit quoi

¹⁷ Tolstoï, *Guerre et Paix*, op. cit. t. III, 3^{ème} partie, XXV, tome 2, p. 217.

¹⁸ Ibidem p. 218.

¹⁹ Mikhaïl Illarionovitch Golenichtchev-Koutouzov [Михаил Илларионович Голенищев-Кутузов] (1745-1813), général en chef des armées russes, sous le règne du tsar Alexandre I^{er}. Il s'illustre lors de la campagne de Russie, où sa politique de la terre brûlée force Napoléon à la retraite.

qu'il en soit ; son effort principal vise à ne pas perturber cet événement spontané.

L'ensemble de la structure sociale, humaine et morale de l'action, du comportement dans la guerre se modifie radicalement dans la Grande Guerre Patriotique. Certes, si nous rejetons toutes les conséquences nihilistes, il reste chez Tolstoï l'observation juste, et même remarquable, des forces relatives et relativement changeantes des unités de combat opposées ; la constatation que la conduite de la guerre et quelque chose de qualitativement différent du jeu d'échecs. Mais tandis que de ces observations chez Tolstoï découle l'irrationalisme spontané de l'esprit de l'armée, son imprévisibilité, l'impossibilité de son commandement et de sa conduite (cela n'est assurément radicalement conséquent qu'en théorie ; il y a de nombreuses descriptions de Tolstoï qui s'approchent bien davantage de la réalité), cette relativité concernant la force des unités combattantes dans la conduite soviétique de la guerre, devient dans la stratégie stalinienne un élément de l'ensemble consciemment produit ou exploité.

Cet élément va être consciemment exploité parce qu'il ne découle pas spontanément, comme chez Tolstoï, de la seule situation historique, de l'état d'esprit du peuple, mais il est le résultat, fondé sur l'observation attentive de tous ces faits, du travail d'éducation conscient du Parti Communiste. Ce n'est pas un hasard si Beck consacre tout un chapitre à la description de la manière dont des ouvriers, des paysans, des intellectuels appelés à la guerre se transforment de simples citoyens soviétiques enthousiastes en d'authentiques soldats rouges. La possibilité de cette éducation a évidemment pour base l'enthousiasme général – qui est à nouveau le résultat du travail conscient du Parti mené jusqu'ici –, le dévouement passionné de l'homme soviétique à la cause du socialisme, son amour de la patrie socialiste. Tout ceci toutefois, aussi fortement

conscient que cela ait pu être jusqu'ici, politiquement et humainement, en chaque individu, prend avec le recrutement dans l'Armée Rouge, en ce qui concerne les tâches spécifiquement militaires, le caractère d'une spontanéité relative. L'éducation, la formation, visent précisément à transformer cette spontanéité en conscience du soldat rouge.

Mais cette éducation, la formation militaire, n'est pas un processus délimité, achevé une fois pour toutes. L'éducation doit être poursuivie au front, avant, pendant et après chaque engagement. Beck place fortement, à juste titre, cet élément au premier plan de sa description. C'est ainsi par exemple qu'au front, avant même que le contact avec l'armée allemande n'ait eu lieu, il met en scène un exercice d'alerte.²⁰ Le commandant de la section des mitrailleurs, qui paraissait jusqu'ici être un bon soldat, se révèle à cette occasion être un lâche. Cela conduit de même Momych-Ouli à tenter, en dépit de ses faibles forces, une offensive contre les allemands ; il fait attaquer, en avant de la ligne de front un village où se trouve l'avant-garde allemande.²¹ Il sait très précisément que ce village, même si l'attaque réussit, ne pourra pas être tenu en raison de la supériorité des allemands. Son intention est certes en premier lieu de perturber l'avancée des allemands, de la ralentir, mais accessoirement, – et ce n'est pas la moindre – d'enlever à ses soldats le sentiment oppressant de la supériorité allemande, de les éduquer et de les habituer à l'idée que le soldat allemand, dans un combat rapproché bien mené, n'est aucunement invincible. Cette éducation apparaît encore plus fortement au premier plan lorsque se présentent à Momych-Ouli, après la percée allemande, les restes du bataillon voisin. Il les critique très sévèrement, il dit qu'il ne les considère pas comme des soldats, mais comme des déserteurs, et qu'il ne veut ni ne peut

²⁰ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 29.

²¹ Ibidem, pp. 136-137.

satisfaire leur vœu de les accueillir dans son bataillon qui est maintenant encerclé par les allemands, et se prépare à une défense désespérée.²² Il ne les tient cependant pas pour des hommes perdus. Il leur assigne la tâche difficile d'une attaque sur un avant-poste allemand. Et par ce mélange fait d'une dure critique et d'une tâche concrète, correctement fixée, Momych-Ouli peut rééduquer des hommes ayant succombé à la panique, qui avaient provisoirement oublié leur être de soldat rouge, en authentiques soldats soviétiques, et même en héros.

La lutte contre l'angoisse, la peur et la panique, l'éducation militaire n'est donc pas une quelconque séquence de l'éducation isolable, délimitée, effectuée une fois pour toutes, mais une partie intégrante, à reproduire sans cesse, de la conduite de la guerre. Les héros de la Grande Guerre Patriotique ne sortent pas armés de pied en cap d'un quelconque milieu énigmatique, inconnu ; leur être et leur devenir est bien davantage – tout comme pour les héros de l'édification socialiste – le résultat du travail conscient, se renouvelant sans cesse, constant du Parti Communiste.

Là où les situations sont les plus exacerbées, où chaque erreur ou chaque hésitation est une question de vie ou de mort, et même de vie ou de morts pour plusieurs milliers d'hommes, l'éducation bolchevique et la conscientisation doivent prendre des formes aiguës spécifiques. Nous avons cité quelques exemples de ce type d'éducation au front tirés du roman de Beck. Justement parce qu'un élément important, contribuant même à l'issue de la guerre, est qu'entre les deux camps en lutte ait également lieu, sans cesse, un duel psychologique pour préserver ses propres soldats de la panique, pour plonger les adversaires dans la panique, l'éducation pour faire des héros soviétiques est un processus qui ne s'arrête jamais d'éducation

²² Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 202-205.

de soldats autonomes, agissant intelligemment, dominant leurs instincts.

III.

L'élément le plus important de cette éducation est la discipline. Il semble à première vue que la discipline serait quelque chose d'ancien, hérité des armées anciennes. En réalité, si nous regardons l'essence, la structure interne, la fonction humaine de la discipline dans l'Armée Rouge, c'est précisément là, de la manière la plus radicale, le contraire de l'ancien.

Une armée moderne ne peut pas exister sans discipline. C'est un signe distinctif de la guerre primitive – telle que la décrit Homère, ou telle qu'elle était à l'époque du féodalisme florissant – que le combat des masses en guerre se résolve en une somme de combats singuliers, de duels plus ou moins isolés. Les armées des temps modernes n'ont pas seulement été créées par la découverte de la poudre à canon, mais aussi par l'instauration de la discipline de fer. Cette opposition se manifeste tout à fait clairement dans la guerre révolutionnaire anglaise du 17^{ème} siècle, dans le combat de Cromwell contre l'armée royaliste encore à demi-féodale.

Néanmoins, comme toute question militaire, la discipline est aussi un reflet concentré de la structure de classes donnée d'une société ; elle englobe les questions organisationnelles et morales fondamentales de l'armée, et se modifie en conséquence avec les différentes étapes de développement du capitalisme, de son devenir révolutionnaire à son parasitisme impérialiste réactionnaire. La transformation de la structure sociale n'est pas seulement, à un moment donné, la base de la stratégie et de la tactique, de l'offensive et de la défense, car dans l'organisation globale, la stratégie et la tactique d'une armée, on retrouve aussi clairement l'expression de l'exploitation et de l'oppression capitaliste. La discipline des

armées bourgeoises sert donc d'un côté à accroître l'unité du détachement et ainsi de la force de frappe des troupes combattantes, mais elle est en même temps et indissociablement de cela l'instrument de l'oppression de classe et d'égarement des classes exploitées, un instrument de la prévalence des intérêts matériels et politiques des classes dominantes, des intérêts individuels de ses membres.

Les représentants éminents du réalisme critique ont reconnu tôt et critiqué sévèrement ces contradictions de la discipline dans les armées bourgeoises. Le jeune Tolstoï écrit dans le troisième de ses *Récits de Sébastopol* : « La discipline et sa condition, à savoir la subordination, n'est agréable, comme tous les rapports fixés par les règlements, que lorsqu'elle est fondée à la fois sur la reconnaissance réciproque de sa nécessité et sur l'aveu, de la part du subordonné, de la supériorité, de l'expérience, des mérites militaires, même simplement de la haute valeur morale du chef. Par contre, dès l'instant que la discipline, comme cela se produit souvent chez nous, ne repose que sur le hasard des nominations ou des considérations de fortune, elle se transforme toujours d'une part en morgue et de l'autre en envie secrète et en animosité, si bien qu'au lieu de produire un effet utile de cohésion des masses en un tout, elle atteint un résultat absolument contraire. L'homme qui ne se sent pas capable, par ses mérites personnels, d'inspirer le respect, redoute instinctivement de se rapprocher de ses subordonnés et s'efforce par des manifestations extérieures d'autorité d'éloigner de lui la critique. Le subordonné, ne voyant que ces marques extérieures et offensantes pour lui du commandement, n'en conclut rien de bon pour son chef, (la plupart du temps d'ailleurs injustement). »²³

²³ Tolstoï, *les récits de Sébastopol*, trad. Louis Jousserandot, Paris, Payot-Rivages, 2022, *Sébastopol en Août*, chap. XV, pp. 162-163.

Dans la période impérialiste, ces contradictions apparaissent sous une forme encore plus aiguë. Les armées de l'impérialisme fondent plus ou moins la discipline sur le principe de l'ancienne Prusse, selon lequel le soldat a plus à craindre du sous-officier que de l'ennemi. Arnold Zweig a intelligemment et exactement décrit cette situation dans ses romans sur la première guerre impérialiste. Il montre d'un côté que l'enthousiasme belliciste artificiellement attisé se perd totalement au front et se ravale en une discipline mécanique de caserne. Il décrit un intellectuel enthousiasmé par la guerre qui souffre de la discipline inhumaine des bataillons de travail et éprouve un attrait romantique pour l'héroïsme du front. Mais alors qu'il se trouve, une fois, par hasard, lui-même au front, il « constatait en baillant de fatigue, que là encore, on ne faisait que du service, rien d'autre que du service. »²⁴ Par ailleurs, Zweig montre, par différents cas bien choisis, comment cette discipline prussienne de la première guerre mondiale sert à faire des travailleurs les bourreaux de leurs camarades de classe sociale, afin de les abaisser dans toutes leurs meilleures qualités humaines et morales, de leur extirper ces qualités. Le fait que cette structure de la discipline capitaliste se soit montrée sous des formes encore plus inhumaines dans les armées bourgeoises de la deuxième guerre impérialiste n'a pas besoin d'être étudié en détail.

C'est ainsi qu'apparaît dans la littérature bourgeoise de la période impérialiste d'un côté une opposition romantique entre la morale individuelle, l'héroïsme individuel, et la discipline mécanique, et d'un autre côté – également non dénué d'accents romantiques bourgeois – une démystification ironique du

²⁴ Arnold Zweig, (1887-1968), écrivain allemand. Werner Bertin est le héros de son roman *L'éducation héroïque devant Verdun*, trad. Blaise Briod, Paris, Cercle du bibliophile, 1972. D'abord *Armierer*, soldat non-combattant occupé à des travaux à l'arrière, il demande à aller au front. Livre quatrième, chap. VI, p. 169.

concept romantique bourgeois d'héroïsme, comme par exemple chez Bernard Shaw.²⁵

La faiblesse essentielle d'une telle critique réside en ce que, à peu d'exceptions près, on oppose *la* discipline en général à *l'*héroïsme en général et à *l'*humanité en général. Cette opposition mécanique abstraite, et pour cette raison altérant ou déformant les contradictions sociales concrètes, de la discipline et de l'enthousiasme ou héroïsme conçu comme purement individuel doit de ce fait prendre un accent plus ou moins irrationnel ; l'enthousiasme a l'apparence d'une poésie romantique, la discipline celle d'une prose mécaniste.

Il ne s'agit pas là de la critique des conceptions individuelles ou des erreurs de quelques écrivains. Ces déformations sont un reflet des contradictions de la société capitaliste. Comme un élément décisif de la discipline militaire du capitalisme consiste à favoriser les intérêts des classes dirigeantes, et de comprimer les conditions de vie les plus élémentaires des travailleurs, il est, chez les écrivains qui ne peuvent pas voir au-delà de l'horizon bourgeois, inévitable qu'ils opposent la résolution, née isolément, plus ou moins irrationnelle, de l'individu, comme principe « de la vie » à la discipline « morte », purement mécanique. En réalité, ce qui doit être approuvé comme juste, ou nié comme inexact dépend au contraire de l'époque et du lieu, de la situation de classe. Et ce n'est pas un hasard que précisément dans la forme la plus typique de cette discipline militaire bourgeoise, la prussienne, ces deux extrémités apparaissent toujours obligatoirement, indissociablement, mais non organiquement liés, parce qu'incompris. Il en est ainsi dans le grand drame poétique de la discipline prussienne, dans *Le Prince de Hombourg* de

²⁵ George Bernard Shaw (1856-1950, écrivain, dramaturge, critique musical, scénariste britannique. *cf.* sa pièce de théâtre *Le Héros et le Soldat*, trad. Augustin et Henriette Hamon, Paris, Calmann-Lévy, 1926.

Kleist où la discipline prussienne et l'hystérie irrationaliste somnambulique apparaissent réunis dans un seul personnage.²⁶

L'ordre social et la conception du monde du prolétariat entraîne aussi sur cette question un virage radical sous tout rapport. Les luttes de classe les plus élémentaires du prolétariat imposent déjà une certaine discipline nouvelle ; la discipline des organisations syndicales, de la grève. Mais ce n'est pourtant que par les bolcheviks que le problème de la discipline devient vraiment conscient, vraiment généralisé, éclairé théoriquement et pratiquement dans toutes ses déterminations. Lénine résume ses conceptions sur la discipline de la manière suivante : « Et tout d'abord se pose la question : qu'est-ce qui cimentera la discipline du parti révolutionnaire du prolétariat ? qu'est-ce qui la contrôle ? l'étaye ? C'est, d'abord, la conscience de l'avant-garde prolétarienne, son dévouement à la révolution, sa maîtrise de soi, son esprit de sacrifice, son héroïsme. C'est, ensuite, son aptitude à se lier, à se rapprocher et, si vous voulez, à se fondre jusqu'à un certain point avec la masse des travailleurs la plus large, au premier chef avec la masse prolétarienne, *mais aussi la masse des travailleurs non prolétarienne*. Troisièmement, c'est la justesse de la direction politique réalisée par cette avant-garde, la justesse de sa stratégie et de sa tactique politiques, à condition que les plus grandes masses soient convaincues de cette justesse *par leur propre expérience*... Mais, d'autre part, ces conditions ne peuvent pas surgir d'emblée. Elles ne s'élaborent qu'au prix d'un long travail, d'une dure expérience... »²⁷

L'Armée Rouge de la Grande Guerre Patriotique montre la matérialisation de ces principes dans les circonstances

²⁶ Heinrich von Kleist (1777-1811), *Le Prince de Hombourg*, trad. André Robert, Paris, GF Flammarion, 1993.

²⁷ Lénine, *La Maladie infantile du communisme*, Paris, UGE 10/18, pp. 15-16.

militaires les plus difficiles. Lénine parle ici d'une évolution lente. Cette évolution se produit effectivement lentement dans la réalité, et de ce fait aussi dans la littérature reflétant la réalité. Dans la littérature de la guerre civile, le relâchement et l'effondrement de la discipline dans la vieille armée tsariste ; une discipline qui était principalement dirigée contre les travailleurs. Choloïkhov, qui décrit excellemment cette étape, montre aussi les premiers essais d'instauration de la discipline dans les troupes de la guerre civile. Il montre que les armées blanches n'ont pu que reproduire les contradictions du tsarisme à un échelon supérieur, et de ce fait, en dépit de toute leur cruauté, ne sont jamais parvenus à établir une discipline effective. Mais dans l'Armée Rouge naissante, aussi, il y avait à surmonter de grandes difficultés de nature objective et subjective, pour mettre en place la nouvelle discipline. Pensons seulement que dans de telles circonstances, il était quasiment inévitable que certains corps de troupes aient pour commandants des incapables ou même des traîtres. Et le devoir des communistes était, même s'il fallait enfreindre la discipline, se dresser énergiquement contre ces derniers. Pensons à l'épisode Stockman chez Choloïkhov. Ce problème est visible à un niveau supérieur dans les livres de Fadeïev et Fourmanov.²⁸ Il y a déjà là des exemples de ce que l'enthousiasme pour le socialisme se métamorphose en discipline de l'authentique soldat rouge.

Depuis, trois décennies d'édification socialiste se sont écoulées. L'énorme renforcement qu'a connu l'influence du parti des bolcheviks, la grandiose diffusion, intensive et extensive du marxisme-léninisme comme conception du

²⁸ Mikhaïl Choloïkhov (1905-1984), *le Don Paisible*, Trad. Antoine Vitez, Paris, Julliard, Le Livre de Poche, 1971, 4 tomes. Alexandre Fadeïev, (1901-1956) *La Défaite*, trad. Maurice Parijanine, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1950. Dmitri Fourmanov (1891-1926), *Tchapaïev*, trad. Alice Orane et Georges Roux, Paris, Hier et Aujourd'hui, 1946.

monde des masses laborieuses, ont créé une situation totalement nouvelle, radicalement modifiée. La discipline de la glorieuse Armée Rouge dans la période stalinienne a réalisé ce que Lénine avait théoriquement consigné, ce qui pendant des décennies avait été fait dans la pratique du parti.

Beck sait très bien que l'une des questions centrales, c'est comment les soldats de la Grande Guerre Patriotique peuvent être éduqués en soldats, en héros. Nous avons déjà cité la conversation entre le Général Panfilov et Momych-Ouli sur l'importance de la raison et de l'héroïsme qui se met à l'épreuve, au contraire de l'« héroïsme romantique ». Surgit aussi déjà, dans cette conversation, avec l'exigence de la raison, l'exigence de la discipline. Panfilov appelle la discipline « une chose cruelle ». ²⁹ Cette « cruauté de la discipline », chacun la ressent à l'occasion lorsqu'il doit néanmoins, par discipline, exécuter quelque chose dont il n'est pas, dans l'instant, convaincu.

Panfilov pense ici à la discipline spécifique de l'armée, qui exige une obéissance inconditionnelle, dans de nombreux cas, dans la plupart des cas, sans que cela puisse donner lieu à une discussion, ni même à une explication. Le musicien Mourine, par exemple, est affecté au service auxiliaire, mais il aimerait cependant servir dans la section des mitrailleurs. Il est très sympathique à Momych-Ouli, et le commandant est décidé à exaucer sa demande. Mais lorsque Mourine veut commencer une discussion plus longue sur cette question, Momych-Ouli répond brusquement et lui commande de s'en aller. Il est assurément typique du commandant bolchevik qu'il dise en explication : « Vous croyez que le plus difficile, c'est de manier la mitrailleuse. Détrompez-vous, camarade Mourine, le plus dur, le plus pénible dans l'armée, c'est d'obéir. » ³⁰

²⁹ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 85-86.

³⁰ Ibidem, p. 99.

En une autre occasion, alors qu'après une offensive ratée, une partie du bataillon d'égayé en une fuite éperdue, Momych-Ouli relève le lieutenant Broudny de son commandement. Les soldats de Broudny tentent de le justifier, Momych-Ouli coupe toute discussion en faisant remarquer que « nous ne sommes pas à un meeting ! » À leurs dires en défense qu'ils s'étaient tous enfuit avec leur commandant, il répond néanmoins que ce n'est pas un argument : « Lui seul est responsable de ce que fait son détachement. S'il vous ordonne de fuir, vous devez lui obéir. Quand il vous l'interdit, il est du devoir de quiconque se considère comme un soldat loyal d'abattre sur place celui qui essaierait de prendre la fuite ! Votre chef a manqué de fermeté et n'a pas été capable de tuer ceux qui ne l'écoutaient pas : voilà pourquoi je l'ai châtié ! »³¹ Et il est caractéristique de l'éducation bolchevique de l'Armée Rouge que Momych-Ouli, peu après, à une heure de grand danger charge le même lieutenant Broudny d'une mission difficile et périlleuse, et lui donne ainsi la possibilité de se réhabiliter comme soldat et commandant, de surmonter intérieurement, par l'autocritique et l'autodiscipline, ses faiblesses à l'origine de cette défaillance.

La discipline est « une chose cruelle ». Les commandants faibles ménagent leur équipe. Ce ménagement est pourtant inhumain. Car c'est justement la « cruauté » de la discipline qui crée ces conditions subjectives qui dans la guerre ménagent la vie des soldats. Dans le roman de Beck, on décrit le bataillon voisin, mal formé, du capitaine Chilov. Lorsque Panfilov présente l'un à l'autre Chilov et Momych-Ouli, il raconte que Chilov n'a pris en charge le bataillon qu'il y a quelques jours : « Il a fallu renvoyer leur chef... Il a relâché les hommes à force

³¹ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 206.

d'avoir pitié d'eux... un imbécile... C'est précisément quand on a pitié d'eux qu'on est le plus impitoyable ». ³²

Cette discipline doit être obtenue pas à pas. La discipline prussienne était inculquée aux soldats par la schlague ; pensons à ce que nous avons dit sur le sous-officier et l'ennemi dans l'armée prussienne. Dans l'armée soviétique, la discipline naît de l'éducation. Ce que signifie cette éducation, Beck l'exprime non seulement, comme nous l'avons vu, dans quelques scènes parlantes, mais aussi par le fil de sa composition épique. Ce n'est pas un hasard, mais au contraire une intention artistique profonde que Beck nous montre tout d'abord le bataillon de Momych-Ouli au front et nous raconte seulement après sa formation en Asie Centrale.

Cette formation elle aussi est pleine de détails intéressants, brillamment observés, et ciselés dans leur expression. Nous ne soulignerons ici qu'un seul épisode. Momych-Ouli veut apprendre à ses équipes comment tenir parfaitement en ordre, réglementairement, leur habillement, équipement etc. DE nombreux soldats considèrent cela comme un détail inessentiel. Momych-Ouli entreprend donc avec son équipe à demi-formée, une grande marche contraignante ; de nombreux soldats ne portent pas réglementairement leur sac à dos, leur sac de grenades. Au lieu de leur tenir de grand discours, il laisse marcher ces soldats séparément, et lorsqu'ils remarquent pendant la marche combien le sac de grenades les gêne, il ne leur laisse pas le loisir de l'ajuster ; pendant la pause, après une longue marche, il demande tout d'abord : « as-tu parlé à ton sac de grenades... raconte-nous ce qu'il t'a dit... qui est-ce qui est gêné quand le rouleau est trop épais, le sac mal accroché, les grenades pas à leur place ? est-ce le soldat ou le chef de bataillon ? le soldat, évidemment ! Je vous l'ai expliqué vingt fois, mais je suis certain que ceux d'entre vous qui m'ont obéi

³² Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 161.

l'ont fait en se disant : "tant pis, puisque ça lui fait plaisir : au moins, de cette manière, il nous fichera la paix !" Et ils l'ont fait n'importe comment. Or voilà que vous découvrez aujourd'hui que vous ne vous êtes pas exécutés "pour lui", mais dans votre propre intérêt. Les sacs, les rouleaux, les pelles et les casques se sont chargés de le faire entendre à quelques-uns d'entre vous. Que chacun profite de cette halte pour passer en revue son équipement car si j'en vois qui ne m'ont pas compris, je les fais sortir du rang et les laisse bavarder avec leurs affaires, afin qu'ils voient que leur langue est plus acérée que la mienne. » Après la halte, tous les équipements étaient en ordre.³³

On voit là, dans un cas militaire spécifique, la matérialisation du principe de Lénine selon lequel c'est par leurs propres expériences que les masses sont éduquées à la discipline bolchévique. Cette éducation consiste pour une part à provoquer de telles expériences, pour une part à faire prendre conscience de manière planifiée de telles expériences qui se produisent souvent dans des situations inopinées.

Cette éducation montre aussi nettement que les deux exigences du général Panfilov, à savoir *raison* et *discipline* ne sont pas antinomiques, comme c'est le cas dans la discipline prussienne. Cette prise de conscience, provoquée ou accompagnée, à l'occasion d'expériences, est toujours aussi, à la fois, une élévation des degrés de discipline et de conscience individuelle. La discipline ne souffre aucune discussion dans l'armée, et surtout pas au front, mais ce type d'éducation conduit précisément à ce que chaque soldat apprenne individuellement de sa propre expérience ; cette discipline vise son propre intérêt, mais évidemment aussi, en même temps,

³³ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 107-108. La citation que nous faisons du texte français du roman est un peu plus longue que celle en allemand donnée par Lukács.

l'intérêt de ses camarades ; non seulement la discipline accroît ses propres capacités militaires individuelles, mais elle est aussi, en même temps, une protection de sa vie, évidemment dans le cadre et selon les hasards d'un combat mené courageusement.

La guerre que nous venons de vivre, tout particulièrement celle menée par l'Armée Rouge est d'un type tout à fait différent de celle décrite par Tolstoï où l'État-Major décide sur le papier : la première colonne avance, etc., tandis que la situation sur le champ de bataille est totalement différente et que l'on est contraint, contrairement aux ordres, d'agir indépendamment d'eux. Le plan et l'ordre d'en haut signifient ici : une tâche qui s'inscrit dans le cadre d'une tâche de plus grande dimension, qui doit remplir la tâche militaire d'ensemble.

La discipline exige que cette tâche soit remplie. Mais l'exécution demande de la raison, une pensée contrainte non seulement par des raisons stratégiques, mais aussi par le souci d'épargner des vies humaines, d'éduquer les soldats. C'est pourquoi le général Panfilov, avant les grands combats, vient voir Momych-Ouli et lui explique quelle est la situation réelle sur le front, quelle est sa tâche particulière dans la défense de Moscou. Il aide ainsi Momych-Ouli à trouver lui-même la ligne de conduite pour une action réussie. Mais dans le cadre de cette tâche générale, la situation se modifie, il se produit des événements fortuits, favorables ou défavorables, auxquels Momych-Ouli – naturellement dans le cadre de la tâche générale – doit réagir de manière autonome, en homme responsable, pour lesquels il doit trouver en toute autonomie, par sa propre réflexion, les lignes de conduite de l'action juste. Tout ceci concerne, dans la sphère des tâches d'un bataillon, des plus petites unités, des compagnies etc. et cela concerne même, dans certaines circonstances, l'action du simple soldat rouge, combattant isolément.

Il s'avère donc que la discipline de l'Armée Rouge est une éducation socialiste des hommes à l'action collective : dans les conditions spécifiques de la guerre, pour ses tâches spécifiques. On ne naît pas héros, on n'est rien, mais on est formé, et on se forme en même temps soi-même. La prévalence de la raison et de la discipline signifie une lutte pour l'héroïsme vrai, durable, elle signifie une lutte contre l'état d'esprit irrationaliste qui englobe aussi bien l'illusion romantique de l'« héroïsme » que le fait de céder à la panique, elle signifie la lutte contre l'anarchisme individuel. Cette lutte, c'est la genèse du héros soviétique qui comprend l'objectif concret de la guerre et dans ce cadre, la tâche de cette unité militaire à laquelle il appartient. Il se fond dans ce collectif en action, il vit et agit comme membre de cette collectivité, et en même temps, indissociablement de cela, il se développe comme individu, il devient humainement plus riche, plus conscient. Il devient un héros.

IV.

Nous voyons quelle rupture radicale avec tous les concepts bourgeois implique cette genèse du héros soviétique. Cela ne signifie évidemment pas que toutes ses qualités aient surgi toutes prêtes du néant. Comme dans tout domaine de l'activité humaine, l'évolution millénaire de l'humanité a produit des éléments, des tendances qui parviennent ici, dans leurs formes qualitativement nouvelles, à une perfection insoupçonnée.

Cela concerne tout autant les questions militaires que sociales et morales. Beck souligne que lors de la retraite du bataillon encerclé, Momych-Ouli trouve sa route bloquée par les troupes allemandes et s'ouvre pendant la marche un chemin au travers de l'ennemi par un feu de salve ininterrompu.³⁴ Il raconte plus tard cet épisode au général Panfilov : « Panfilov sourit : "à

³⁴ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 358-363.

vous entendre parler, on dirait que le feu de salve est une de vos inventions. Détrompez-vous, camarade Momych-Ouli, cette astuce était déjà connue du temps de l'armée des tsars... Il n'y a d'ailleurs pas de quoi vous formaliser... c'est très bien de l'avoir redécouvert et appliqué... N'agissez pas autrement dans les combats que vous allez avoir encore à livrer... Et instruisez vos subordonnés à vous imiter." »³⁵

C'est à un degré encore plus élevé qu'est moralement posée cette question de l'héritage. Répétons-le : l'éducation à l'héroïsme signifie la lutte contre l'instinct spontané de la peur, et en général, l'autocontrôle conscient par l'homme nouveau de ses instincts spontanés. La lutte contre cette spontanéité des instincts qui a été bestialement cultivée, tout particulièrement par le fascisme, a des traditions très anciennes dans l'histoire de l'humanité. Pour ne citer qu'un seul exemple, rappelons-nous la conception des « sages » chez les stoïciens et les épicuriens. Certes, la base sociale est chez eux l'économie esclavagiste déclinante à Rome et dans l'Orient hellénistique. C'est pourquoi chez les deux, la tendance dominante est de se détourner du monde mauvais et absurde. Mais le stoïcisme a pu néanmoins devenir la vision du monde de révolutionnaires bourgeois éminents, la vision du monde de Robespierre et de Saint-Just.

Comment cela est-il possible ? Alors que l'autocontrôle, la lutte interne contre la spontanéité des instincts – peu importe combien peut en être faux le fondement théorique en soi – constitue un présupposé inévitable de la vie sociale, du développement des forces productives, du développement des capacités intellectuelles. Le socialisme ne peut ni ne veut rejeter cet héritage (cela, Lénine l'a indiqué à maintes reprises), bien qu'il n'aborde évidemment cet héritage, lui-aussi, que de manière critique, et rénove même ce qu'il accepte

³⁵ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 376.

en le portant à un niveau supérieur. Ce comportement critique est d'autant plus nécessaire ici que les hommes dans les sociétés de classes, à l'exception du prolétariat dans le capitalisme, ne peuvent pas avoir une conscience exacte des bases sociales de leur comportement moral. C'est pourquoi il a fallu que la morale, tant dans son contenu que dans sa forme, se montre mystique et religieuse, transcendante, déformée. Le contrôle, indispensable et fécond dans l'histoire de l'évolution, de la spontanéité des instincts, des affects et des passions, a pris la plupart du temps un caractère plus ou moins déformé en ascétisme.

Pas toujours, assurément. Parmi les penseurs anciens, il y avait aussi des matérialistes qui ont cherché à refléter fidèlement le comportement humain à l'égard de la réalité. Spinoza, par exemple. Il dit sur notre question : « Une affection ne peut être réduite ni ôtée que par une affection contraire, et plus forte que l'affection à réduire. »³⁶ Et plus concrètement encore dans un autre passage : « la connaissance vraie du bon et du mauvais ne peut, en tant que vraie réduire aucune affection, mais seulement en tant qu'elle est considérée comme une affection. »³⁷ C'est pourquoi la connaissance ne peut être moralement efficace que si elle devient elle-même une passion. La raison et la discipline de Panfilov peuvent et doivent chez les hommes éduqués par le socialisme devenir des passions qui, en tant que connaissances devenues des affects efficaces triomphent de la spontanéité des instincts. Ce que Spinoza ne pouvait naturellement exprimer qu'au niveau de l'abstraction la plus extrême devient ici une lutte concrète consciente : la lutte de la raison socialiste et de la discipline socialiste contre la peur et la panique.

³⁶ Baruch Spinoza (1632-1677), *Éthique*, Trad. Charles Appuhn, Quatrième partie, proposition VII, GF-Flammarion, 1992, p. 226.

³⁷ Ibidem, proposition XIV, p. 233.

Si nous revenons maintenant à l'aspect positif des formulations de Spinoza – que signifient-elles d'autre que le rejet énergique de tout point de vue transcendant ? Spinoza cherche également le triomphe des passions justes sur les passions injustes. Il veut mobiliser toutes les réserves internes que possède l'homme de par son existence physique et sa situation sociale en vue d'un juste développement humain. La limite de Spinoza ne consiste pas « seulement » dans le fait qu'il ne peut formuler ces données que de manière extrêmement abstraite, mais aussi qu'il doit – conformément aux limites de son époque – considérer en premier lieu ce problème du point de vue de l'individu. Si nous considérons ce *seulement* de plus près, nous voyons que seul le marxisme a fait prendre conscience à l'homme de sa propre activité sociale, et a posé par là la transformation de la société comme problème concret de cette conscience.

Cela signifie une mutation radicale, qualitative par rapport à la problématique de Spinoza. Mais cela ne dément par la vérité de son affirmation selon laquelle contre une passion, il faut en mobiliser une autre, contre un sentiment, en mobiliser un autre, si l'on peut rendre effective et durable le développement de l'homme. Dans la pratique marxiste-léniniste, les commandements de la raison, les exigences de la discipline deviennent des passions individuelles : c'est pourquoi elles peuvent éduquer des civils enthousiastes enrôlés depuis peu à surmonter toute sorte de spontanéité des instincts, individuelle ou collective.

V.

C'est de ce thème, d'une conception, d'une élaboration conceptuelle de ce genre que naît la forme artistique de Beck. La tâche centrale qui résulte de ce thème, consiste à montrer, par le destin d'un groupe d'hommes relativement restreint,

d'un bataillon, ces déterminations sociales, morales, et humaines qui, des soldats et officiers de l'Armée Rouge, ont fait des héros de la patrie socialiste ; montrer donc *pourquoi* l'armée soviétique a vaincu, pourquoi elle devait vaincre un ennemi qui possédait en technique militaire tout ce que possédait l'armée soviétique, et qui même à l'époque des combats pour Moscou lui était techniquement supérieur ; chez qui néanmoins ces conditions sociales et humaines préalables socialement nécessaires faisaient obligatoirement défaut ; chez qui la morale militaire devait produire à l'extrême l'ensemble des déformations inhumaines de la période impérialiste.

Si l'on aborde cette problématique artistique de manière générale abstraite, on ne peut pas encore en dégager la spécificité artistique du réalisme socialiste, sans même parler de celle de Beck. Le réalisme classique, en premier lieu Walter Scott, Balzac et Tolstoï, ont également placé cette question du *pourquoi* au cœur de leur figuration, au contraire du naturalisme ultérieur qui s'est contenté de la description du simple *comment* des événements. On voit déjà là, assurément, la différence fondamentale ; les grands réalistes bourgeois – en raison de leur situation de classe – n'ont pas vu voir les vraies lois dynamiques des forces sociales. Qu'en conséquence, sur les questions posées, aient découlé de lourdes déformations, même chez un écrivain aussi grand que Tolstoï, est un fait que nous avons déjà traité.

Le travail concret sur le thème porte Beck de cette façon, par suite de sa véritable appropriation du marxisme-léninisme par un travail approfondi, au-dessus de ses grands précurseurs du réalisme bourgeois. La constatation de cette supériorité intellectuelle et de ses conséquences artistiques n'est cependant encore qu'une qualité commune des représentants éminents du réalisme socialiste et ne trace pas encore les contours de la physionomie littéraire individuelle de Beck.

Celle-ci, nous l'avons déjà abordée dans nos développements de détail quand nous avons mentionné qu'il place de manière tout à fait radicale cette question du *pourquoi* au cœur de son récit ; on pourrait même dire qu'il en fait le thème exclusif. Cette radicalité et cette exclusivité déterminent la structure, le cours des événements, le style du roman de Beck.

De ce point de vue, Beck est un artiste extrêmement conscient. Son mode de narration est en opposition radicale non seulement à Tolstoï qui décrivait de manière extrêmement concrète tant les hommes en action qu'aussi les phénomènes immédiats de la nature qui les entoure, mais en opposition aussi à de nombreux écrivains soviétiques éminents qui, dans la narration de la Grande Guerre Patriotique et sans être concrètement influencés par Tolstoï, empruntent somme toute cette voie de la description forte d'éléments sensibles. Beck renonce consciemment à la force de suggestion directe de l'environnement, il ne fournit que ce minimum qui est d'une nécessité incontournable à sa description.

Non seulement ce renoncement s'accomplit dans une grande cohérence artistique, mais il est exprimé sans ambiguïté dès le début du roman, dans une certaine mesure comme programme de la narration. Quand le bataillon prend position au bord de la Rouza,³⁸ Momych-Ouli dit : « N'attendez pas que je vous décrive la nature en artiste. Je ne sais même pas si le paysage qui s'étalait devant nous était pittoresque ou non. »³⁹ Dans l'exposé de Beck, tout paysage se transforme en un terrain pour des opérations militaires : nous ne voyons que ce qui est nécessaire, incontournable, du point de vue des opérations militaires des hommes en action.

Cette sobriété est ici un grand avantage artistique. Tout maître de la narration sait qu'un paysage n'a d'effet en poésie épique,

³⁸ Affluent de la Moskova, qui traverse la ville homonyme.

³⁹ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 23.

n'est humainement et poétiquement significatif que si sa description est homogène à la figuration des hommes, à la figuration de la vie intime et des actions des hommes. (Cette homogénéité peut naturellement parfois prendre la forme du contraste et de l'opposition.) Il est néanmoins très profondément inartistique que dans la décadence bourgeoise surgissent des tableaux, en soi virtuoses, de paysages et de villes dont la nature la plus intime n'est en aucune façon en rapport avec la consistance spirituelle, la situation sociale des personnages en action de l'œuvre. Avec une grande conscience, Beck ne figure le paysage que dans la mesure où il entre en interaction avec les opérations de ses hommes dans ces semaines dramatiquement décisives de la défense de Moscou. Cette figuration s'effectue assurément avec une puissante expressivité sensible. Le style de Beck ne découle en effet pas d'un manque de description sensible, comme chez ces écrivains où le faible niveau idéologique entraîne ce caractère abstrait ; chez Beck, il s'agit de ce que l'élément essentiel est partout concentré et énergiquement placé au cœur de la narration.

Nous voyons peut-être cette question de style encore plus clairement dans le fait que Beck figure de manière formellement subjective ce drame objectif de la réalité sociale objective. Ce n'est pas seulement que *La chaussée de Volokolamsk* est un roman écrit à la première personne, c'est Momych-Ouli lui-même qui raconte les événements. Beck souligne encore la spécificité de ce mode de narration par le fait que l'auteur lui-même apparaît dans le roman comme personnage. Momych-Ouli lui raconte ses expériences vécues, discute avec lui la manière de raconter ces expériences, critique ce qui a déjà été écrit etc. Dans ce mode de narration, il n'y a rien de recherché ou de léger. Beck ne l'utilise pas – comme le font d'habitude des écrivains bourgeois dans des cas

formellement analogues – pour délayer la réalité de manière subjectiviste. Mais au contraire : pour mettre en avant le caractère objectif de la réalité à décrire, pour mettre précisément cette réalité en lumière, le plus énergiquement possible, aux yeux du lecteur. Pour montrer ce qui est secondaire et ce sur quoi il met l'accent. Et le cadre ainsi tracé oriente l'attention du lecteur vers les points sur lesquels il doit se focaliser : la lutte entre l'instinct et la raison, la lutte entre la peur et la conscience du devoir.

La « subjectivité » de ce roman à la première personne vise donc à faire s'exprimer complètement ce problème fondamental, en éliminant tout élément perturbant ou même épisodique, même si cet élément se trouve en apparence en relation étroite avec la vie publique ou intime des personnages.

Ce n'est pas pour rien que nous avons mis le mot *subjectivité* entre guillemets. Beck place énergiquement la figure de Momych-Ouli au cœur de son récit, au côté du général Panfilov. Cette position ne repose cependant pas sur les traits purement subjectifs de sa personnalité ; celles-ci ne sont importantes pour Beck que dans la mesure où s'y expriment, avec la force de la conviction, l'éducation des commandants et des soldats à devenir des héros de la Grande Guerre Patriotique. C'est pour cette raison que Momych-Ouli devient le narrateur de ce roman, c'est à ce but que servent ses conversations avec l'auteur, sa critique de son comportement littéraire. C'est pourquoi dans l'une de ces conversations, l'accent est très fortement mis sur le fait que l'évolution personnelle de Momych-Ouli, sa vie en dehors de la guerre sont ici totalement inintéressantes. Beck dit : « J'ai demandé une fois à Momych-Ouli de me raconter son enfance, sa jeunesse, de me donner en quelques mots des éléments de sa vie privée. "Superflu" fut sa réponse laconique. – "Pourquoi ? j'en ai besoin" – "Je ne raconte rien, à vous " – "Pas à moi ?" »

– "Ce n'est pas à vous que je parle, mais à des générations. Je raconte ce qui s'est passé devant Moscou, je parle des actions héroïques du bataillon Panfilov. Ce serait stupide et indigne si j'y passais en fraude ma propre biographie." »

Pour bien souligner cet élément central, Beck commence son roman au front, et ce n'est qu'après nous avoir fait prendre connaissance des tâches de la défense de Moscou qu'il raconte l'histoire de la formation militaire du bataillon. Celle-ci ne doit en effet pas prendre une signification autonome, mais n'être mise en lumière en tant que préparation à la tâche centrale. Ou, pour donner un autre exemple, Momych-Ouli raconte deux fois la sanction du soldat Barambaiév qui s'est comporté lâchement face à l'ennemi. La première fois, il raconte la grâce, qui surgit comme possibilité dans la tête de Momych-Ouli, puis ensuite seulement l'exécution. Il fait cela, non pas pour que cet instant qui est d'une importance fondamentale pour le destin de tout le bataillon précède comme rêverie subjective la réalité objective, mais afin que les deux possibilités, évoquées concrètement l'une et l'autre avec la même force, une possibilité réalisée, et l'autre purement intellectuelle, afin de mettre en lumière, par leur contraste radical, le chemin d'évolution.⁴⁰

C'est pour la même raison que Beck ajoute à son récit, dès le premier chapitre, que Momych-Ouli, depuis la bataille de Moscou, était devenu colonel de la garde.⁴¹ Ainsi, avant que le combat décisif, le véritable combat à la vie à la mort soit figuré, le lecteur sait déjà que non seulement ce combat pour la défense de Moscou a eu, en général, une issue favorable pour l'armée soviétique (ce qui certes est connu du lecteur de par la

⁴⁰ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 42-43.

⁴¹ Ibidem, p. 10. Le texte allemand de la phrase précédente (*Probleme des Realismus II*, op. cit. p. 538) n'est guère compréhensible si l'on se réfère au roman. Le traducteur italien semble avoir rencontré le même problème. C'est de sa version que nous nous sommes inspirés ici.

réalité), mais aussi en ce qui concerne le bataillon décrit dans le roman et son commandant. Ceci est souligné afin que le fort intérêt suscité par le roman ne se porte pas en premier lieu vers le destin de Momych-Ouli, pas du tout sur le destin des hommes de son bataillon mais – comme nous connaissons déjà le dénouement – mais exclusivement sur le point suivant : *pourquoi* a-t-on réussi à infliger aux allemands une défaite décisive, pourquoi Momych-Ouli et ses soldats sont devenus des héros soviétiques, quelques-uns parmi les millions de héros soviétiques ; il raconte un cas singulier, qui vaut comme exemple pour tout le processus. Et cela prouve la force éminente de figuration de Beck que de ce questionnement, de sa réponse apportée avec les moyens les plus sobres, naisse un intérêt passionnant qui nous tient en haleine.

Nous pouvons donc voir que la composition – comme c’est le cas dans toutes les œuvres littéraires vraiment bonnes – sert exclusivement à permettre l’expression de la teneur idéale interne du roman d’une manière artistiquement adéquate, à trouver pour ce contenu spécifique la forme artistique spécifique, adaptée à cette particularité.

VI.

Ce haut niveau de conscience idéale et artistique ne détermine néanmoins pas seulement la ligne générale de la composition, mais régule aussi la manière dont les personnages individuels vont être caractérisés, l’emploi des détails utilisés, mis en avant dans la caractérisation, le choix des traits individuels et le poids qu’on leur donne. Cela génère surtout, en harmonie avec la spécificité de la juste composition artistique, l’unité organique, nécessaire, entre les détails sensibles et la teneur idéale.

Cette unité peut être mise en évidence chez toutes les figures importantes, par tous les détails, jusqu’au langage. Nous ne choisirons, pour montrer nettement cette spécificité de Beck,

qu'un seul élément important, certes décisif, qui frappe aussitôt quant aux caractéristiques d'une figure principale, le général Panfilov. Aussitôt après sa première conversation avec Momych-Ouli, lorsque celui-ci reçoit sa nomination ce commandant de bataillon, Panfilov lui demande combien de temps il lui faut pour transmettre ses fonctions précédentes. Momych-Ouli répond « deux heures », et qu'il pouvait être à sa « disposition deux heures plus tard. » C'est « inutile » répond le général, qui lui demande s'il est marié. À la réponse affirmative, Momych-Ouli se voit notifier de ne se présenter que le jour suivant vers midi.⁴² (Il est à nouveau caractéristique de tout le mode d'exposition qu'il ne soit question qu'ici du couple de Momych-Ouli.) Quelques jours plus tard, Momych-Ouli reçoit un ordre : Panfilov « jeta un coup d'œil sur sa montre : – combien de temps vous faut-il pour faire tout cela ? – D'ici ce soir, camarade général. Ses sourcils s'arquèrent d'un air mécontent : – qu'entendez-vous par là ? – pour six heures, ce sera fait, mon général. Il eut l'air de réfléchir. – pour six heures... Non, venez plutôt me faire votre rapport à huit heures. »⁴³ Pendant la période de formation se déroule aussi la scène suivante : Momych-Ouli envoie un soldat pour régler quelque chose, et lui crie d'être là dans cinq minutes. Panfilov qui était là, regarde Momych-Ouli d'un air si ironique que celui-ci en rougit : « "Il n'aura jamais le temps de le faire en cinq minutes, camarade Momych-Ouli". Il ne me dit plus rien, mais je fus frappé de cette simple remarque. »⁴⁴

Et il en va de la sorte pendant tout le récit. La montre de Panfilov, comme on a déjà pu le voir par ces exemples, n'est pas un quelconque trait superficiel, se produisant par hasard,

⁴² Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 76.

⁴³ Ibidem, pp. 78-79.

⁴⁴ Ibidem, pp. 86-87.

dont la répétition serait utilisée pour caractériser une personnalité, comme c'est d'ordinaire le cas chez des écrivains médiocres. Non. Le fait que Panfilov regarde sans cesse sa montre, la mise en avant de l'importance du temps, sont ici la forme artistique de rapports spirituels, sociaux et moraux extrêmement complexes la concentration symbolique de processus imbriqués, conflits, victoires et défaites.

La définition précise du temps d'une action exprime la victoire de la rationalité et de la discipline dans des circonstances extérieures toujours concrètes, toujours changeantes. Par exemple, Panfilov se rend sur le front en visite au bataillon de Momych-Ouli, avant même le début des combats. Il fait exécuter un exercice par une compagnie du bataillon. Sur une question de Panfilov, le commandant de la compagnie estime de quinze à vingt minutes le temps nécessaire pour rassembler la compagnie. Lorsqu'il exécute le rassemblement en dix-huit minutes trente, Panfilov, désormais rassuré, voit qu'il a affaire à de véritables soldats rouges, à de véritables commandants soviétiques.⁴⁵ C'est pourquoi il tient aux soldats une courte allocution dont nous citons ici quelques phrases : « C'est un vieux soldat qui vous parle, camarades, et qui vous dit qu'avec des hommes comme vous, un général peut dormir sur ses deux oreilles... Si toutes les compagnies se comportent comme la vôtre, l'Allemand ne verra jamais Moscou, de près ni de loin. »⁴⁶

Néanmoins, comme le lecteur a pu l'entrevoir à partir des exemples précédents, le fait de regarder sa montre, de contrôler précisément le temps ne signifie pas seulement éduquer strictement les soldats pour en faire de véritables combattants, et par là ménager leur propre vie, mais exprime aussi, directement, l'humanisme socialiste de l'Armée Rouge. Nous

⁴⁵ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., pp. 120, 123, 126.

⁴⁶ Ibidem, p. 127.

avons pu aussi déduire cela des remarques de Panfilov, lorsque Momych-Ouli s'est présenté pour le service, lorsqu'il a donné à un subordonné un ordre inadapté. Le contrôle précis par le temps, la maîtrise du temps par la raison et la discipline sont des éléments indissociables de l'authentique humanisme de l'Armée Rouge.

Mais le temps est aussi un concept fondamental de la stratégie. Avant le début des combats, Panfilov donne à Momych-Ouli un aperçu général de la situation militaire générale devant Moscou. Les bataillons peu nombreux qui tiennent cette ligne de front ne pourront absolument pas arrêter durablement l'avancée des Allemands, ils ne pourront absolument pas empêcher des percées du front par les Allemands. La tâche ne consiste donc pas en une simple défense des positions, ceci serait d'emblée sans issue, mais une défense active pour gagner du temps jusqu'à ce que des réserves arrivent. C'est pourquoi Panfilov dit à Momych-Ouli : « "– Nous n'avons pas le droit d'être prudents, camarade Momych-Ouli..." Il cligna les yeux d'un air malin. "–...Nous devons l'être triplement : à ce prix là seulement, nous avons quelque chance de réussir à leur faire battre la semelle sur la chaussée qui conduit à Volokolamsk pendant un bon mois – au moins..." – "Est-ce à dire que nous allons reculer jusqu'à Volokolamsk ?" – "Je doute qu'il nous soit possible de rester en place... L'essentiel est qu'il se heurte à nos troupes partout où il réussira à percer. Vous me suivez ?" »⁴⁷ Et le roman qui décrit ces rudes combats de la retraite liés à des attaques, nous fournit à la fin une courte scène où Momych-Ouli présente à Panfilov son rapport sur la retraite ; pendant son rapport entre un lieutenant-colonel. Panfilov dit : « Ce sont des renforts, camarade Momych-Ouli... Des hommes de l'Extrême-Orient. Ils ont voyagé pendant douze jours, mais ils sont arrivés à temps... À présent,

⁴⁷ Alexander Beck, *la Chaussée de Volokolamsk*, op. cit., p. 70.

je crois que vous avez saisi la portée des combats défensifs que nous avons livrés aux approches de la chaussée de Volokolamsk. »

Pour le Koutouzov de Tolstoï, le temps est également une catégorie centrale, décisive, de la conduite de la guerre. Ce temps est néanmoins conçu de manière très générale, et le Koutouzov de Tolstoï a à son endroit un comportement totalement passif. Il fallait attendre les événements, jusqu'à ce que la logique des événements prévale d'elle-même, et surtout : on ne devait pas perturber ce processus nécessaire par des projets abstraits, élaborés. Il dit à André Bolkonski : « Mais crois-moi, mon cher, il n'est pas de soldats plus vaillants que ces deux-là, LA PATIENCE ET LE TEMPS ; ce sont eux qui viendront à bout de tout. » Et André Bolkonski fut par là rassuré et renforcé dans sa croyance en la capacité de Koutouzov comme chef d'armée. Après cette conversation, il revient en pensée sur cette question : « Il (à savoir Koutouzov, G.L.) comprend qu'il existe quelque chose de plus puissant et de plus important que sa volonté, c'est le cours inexorable des événements, et il sait les voir, il sait en saisir la portée, et pour cela renoncer à y intervenir, abdiquer sa volonté qu'il dirige vers autre chose. »⁴⁸

Dans le fait déjà que chez Beck, le temps apparaît structuré et mesurable, on voit nettement la nouveauté sociale absolue du socialisme : l'activité, la conduite consciente des événements. Il n'est plus question là de la simple observation et considération du cours du temps, comme chez le Koutouzov de Tolstoï, mais d'un plan de guerre conscient et consciemment réalisé, d'une activité stratégique et tactique, de l'exploitation adéquate et efficace du cours du temps objectivement donné. La mesure précise du temps – la montre de Panfilov dans le roman – représente donc concrètement le

⁴⁸ Tolstoï, *Guerre et Paix*, op. cit. t. III, 2^{ème} partie, XVI, tome 2, p. 182.

triomphe de l'homme socialiste, de sa conscience, de la planification socialiste sur le processus spontané, plein de hasards, de la réalité, et donc le contraire même de la conception tolstoïenne du temps.

Il est clair que cette conception littéraire contribue à déterminer tous les éléments de l'intrigue, la caractérisation de tous les personnages. Beck dépeint dans le général Panfilov un commandant sage, gardant son sang-froid, patriote, soucieux de la vie de ses soldats qu'il ménage, tout comme Tolstoï avec Koutouzov. Mais comme son comportement à l'égard des événements de la guerre, des opérations militaires isolées et de leur ensemble, de la stratégie et de la tactique, est précisément le contraire de celui de Koutouzov, nous avons naturellement sous les yeux un caractère d'un genre totalement différent quant aux aspects extérieurs jusqu'aux traits sociaux, humains et moraux les plus intimes. Dans cette opposition s'exprime néanmoins, non seulement le contraste entre deux caractères, mais peut-être plus fortement encore le contraste entre deux sociétés, entre deux grandes guerres : la guerre populaire patriotique contre Napoléon pendant le tsarisme, et la glorieuse Grande Guerre Patriotique de tous les peuples soviétiques pour défendre le socialisme contre la barbarie des hitlériens.

L'expression de cette contradiction est encore plus frappante si nous jetons un œil sur la vision du monde et la littérature bourgeoise décadente d'aujourd'hui. La montre de Panfilov est une réfutation littéraire vivante de toute la conception du temps de la décadence bourgeoise. L'exemple le plus frappant de la conception du temps de la décadence est fourni pas les deux temps de la philosophie de Bergson.⁴⁹ L'un d'eux est mesurable par l'horloge, mais selon Bergson, il est mort, mécanisé, inhumain et antihumain. L'autre, le vivant, est

⁴⁹ Henri Bergson (1859-1941), philosophe français. *Durée et Simultanéité*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

rempli de vie, il est le temps vécu, le cours du temps subjectif (durée). Ceci n'est naturellement pas seulement le point de vue individuel de Bergson, mais une théorie largement répandue dans le parasitisme impérialiste. (Cela ne vaut pas la peine de s'étendre, ne serait-ce qu'allusivement sur les diverses nuances de la conception du temps chez Dilthey, Simmel, Heidegger, Sartre etc.)⁵⁰ Mais qu'est-ce qui s'exprime chez eux tout ? Marx dit : « le temps est le champ du développement humain. » Cet espace de développement, le capitalisme le détruit par l'exploitation des travailleurs. Le travailleur, dit Marx à la suite de cette idée, « est une simple machine à produire de la richesse pour autrui. »⁵¹ Cette exploitation s'aggrave sans cesse avec le développement du capitalisme ; pensons au chronomètre à l'usine, qui soumet inexorablement chaque seconde de la vie de l'ouvrier, chaque respiration de l'ouvrier à l'exploitation capitaliste.

Les catégories du capitalisme sont néanmoins caractérisées par leur généralité, bien qu'évidemment, cette généralité prenne des formes différentes, souvent opposées, selon les classes et couches sociales. L'intelligentsia parasitaire de la période impérialiste n'est évidemment pas exploitée au sens cité ci-dessus, bien au contraire, elle est bénéficiaire de l'exploitation des travailleurs. Mais Engels parle en détail de la répercussion générale de la division capitaliste du travail, et indique : « Et ce ne sont pas seulement les ouvriers, mais aussi les classes qui exploitent directement ou indirectement les ouvriers, que la division du travail asservit à l'instrument de leur activité ; ... à leur mutilation par une éducation adaptée à une spécialité et par leur enchaînement à vie à cette spécialité même, – cette

⁵⁰ Wilhelm Dilthey (1833-1911), Georg Simmel (1858-1918), Martin Heidegger (1889-1976), Jean-Paul Sartre (1905-1980)

⁵¹ Karl Marx, *Salaires, prix et profit*, in *Travail salarié et Capital, suivi de...*, Paris, Éditions Sociales, 1962, § 13, p. 103.

spécialité fût-elle le pur farniente. »⁵² La division du travail de la période impérialiste verrouille à l'intelligentsia le chemin de la participation à la vie véritable, progressiste de la société ; un membre de cette classe ne peut accéder à une vie humaine que s'il rompt avec sa propre classe.

C'est ainsi qu'ils vont être déracinés, égarés dans la société, sans chemin ni perspective, renfermés dans ce qu'on appelle la pure « vie intérieure », toujours plus abstraite et vide. La conception du temps de Bergson est un reflet philosophique déformé de l'être social de cette couche d'intellectuels. Ce n'est pas un hasard si le plus célèbre parmi les écrivains fortement influencés par Bergson, Proust,⁵³ conçoit le temps comme « perdu » que l'on ne peut que « rechercher », qui ne peut être, prétendument, « retrouvé » que dans des expériences purement individuelles, spirituelles, intimes. Pour cette couche sociale, le temps n'est plus un milieu objectif, indépendant de notre conscience, dans lequel se déroule notre évolution, milieu que, comme l'ensemble des éléments de la réalité objective, nous avons, par suite de la victoire du socialisme, peu à peu appris à dominer.

La véritable domination ne sera atteinte que par la victoire du socialisme. C'est aussi pourquoi, sur cette question abstraite en apparence, l'opposition entre les « deux mondes » est si aiguë. En réalité, il y a naturellement, derrière cette controverse philosophique apparemment abstraite, l'opposition entre la destruction et la décomposition de tous les contenus et formes d'humanité par les bénéficiaires de l'exploitation capitaliste et la domination consciente constamment croissante de l'homme socialement libéré sur la nature, sur les rapports sociaux.

⁵² Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Trad. Émile Bottigelli, Paris, Éditions Sociales, 1963, troisième partie, chap. III, p. 332.

⁵³ Marcel Proust (1871-1922), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Robert Laffont Bouquins, 1987.

Nous le voyons : la montre du général Panfilov n'est pas un détail oiseux, observé de manière purement naturaliste, encore moins un « symbole ». Elle représente une cristallisation immédiate, artistiquement sensible, de différences et d'oppositions qui séparent entre elles toutes les époques d'évolution, et elle le montre dans un trait de caractère concret d'un homme concret.

Que Beck voie et figure de manière expressive de tels traits humains montre sa force littéraire de narration. Nous n'avons fait ressortir ici que l'exemple le plus significatif ; on pourrait analyser de même les autres personnages. Dans le style de Beck s'exprime un élément très important de la nouvelle réalité socialiste. Beck est un écrivain vraiment bon, non seulement parce qu'il voit et comprend ces traits, mais aussi parce qu'il peut aussi, artistiquement – des principes généraux de la composition jusqu'aux détails inessentiels en apparence – les transposer dans une forme adéquate ; parce qu'il est capable de concevoir et d'exprimer la forme spécifique de ses contenus spécifiques.⁵⁴

Nous avons cherché ici à caractériser la spécificité, la forme spécifique de Beck. Sa nature et sa légitimité s'expriment clairement, tant dans l'unité organique qu'aussi dans la richesse du contenu ; mais aussi, et ce n'est pas le moindre aspect, en ce qu'également en tant que forme, elle exprime l'opposition la plus radicale à la vision du monde et à la littérature de la classe bourgeoise. Quelles possibilités

⁵⁴ La traduction italienne comporte ici un passage qui a été coupé dans l'édition allemande des œuvres complètes : « Bien entendu, la solution de Beck n'est pas l'unique possibilité de représentation de la Grande Guerre Patriotique. La vérité est infinie, dans son ampleur et sa profondeur. C'est pourquoi un même "thème" peut être traité sous des formes diverses et multiples. La littérature soviétique satisfait ainsi l'exigence de Staline que l'unité de cette littérature soit le résultat des personnalités littéraires les plus diverses (et même, si nécessaire, en lutte entre elles).

d'évolution ce style va-t-il et pourra-t-il avoir, avant tout chez Beck lui-même, dans quelle mesure s'agit-il d'une réussite unique ou d'une initiative féconde pour l'avenir, on ne peut naturellement pas le décider ici. La tentative de démontrer sa justification ne doit donc pas signifier une canonisation. Nous connaissons des œuvres sur la grande guerre qui sont composées avec des moyens artistiques tout à fait autres, tout autant remarquables ; il en est ainsi de Fadeïev,⁵⁵ Boubenkov,⁵⁶ Gorbatov,⁵⁷ etc. Le trait spécifique du roman de Beck, c'est qu'avec une rare énergie, une réussite rare, il a placé au cœur de sa composition artistique les problèmes sociaux, spirituels et moraux de la Grande Guerre Patriotique.

[1949]



⁵⁵ Alexandre Fadeïev, *La Jeune Garde*, trad. L. Borie, Paris, Hier et aujourd'hui, 1948.

⁵⁶ Mikhaïl Boubenkov (1909-1983), *Le Bouleau argenté*, trad. A. Roudnikov, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1949.

⁵⁷ Boris Gorbatov (1908-1954), *Les indomptés*, trad. Léon Sobolev, Paris, Hier et aujourd'hui, 1945.

Annexe :
Table des matières de
La chaussée de Volokolamsk

TABLE DES MATIÈRES

I. L'homme sans nom.....	7
II. La peur.....	17
III. Qu'on me juge.....	33
IV. Non, pas la mort, mais la vie !.....	45
V. Le Général Panfilov.....	57
VI. Trois mois avant.....	73
VII. La jument Lyssanka et une histoire de cheval.....	89
VIII. « Passage à tabac ».....	103
IX. « Mauvais camarade Momych-Ouli »...	119
X. Essayez donc d'y venir.....	135
XI. Veillée d'armes.....	147
XII. Une heure avec Panfilov.....	155
XIII. Combat sur la route.....	175
XIV. « Tu as rendu Moscou ».....	195
XV. Autre combat sur la route.....	209
XVI. Le vingt-trois octobre.....	225
XVII. Le vingt-trois octobre, au soir.....	251
XVIII. Nous sommes là !.....	271
XIX. Dans la maison du garde-forestier.....	295
XX. Quatre-vingt-sept.....	309
XXI. Au matin.....	327
XXII. A la croisée des routes.....	337
XXIII. Fusil, mon beau fusil, ne peux-tu nous sauver ?.....	349
XXIV. Chez Panfilov, à Volokolamsk.....	365

Table des matières

I.....	7
II.	9
III.	17
IV.....	28
V.....	31
VI.....	37
Annexe : Table des matières de <i>La chaussée de Volokolamsk</i>	47

